

ALICE C

SILENCE FATAL

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation inter-
dits pour tous pays.*

ISBN 9791042526238

Dépôt légal : février 2026

*À ma mère, ma force première, celle qui m'a appris à tenir quand
tout vacille.*

*À mon père, pour sa sagesse, ses silences justes et ses mots
qui éclairent.*

*À Mél, présente depuis plus de quinze ans, soutien
indéfectible, sans qui cette aventure n'aurait jamais vu le jour.*

*Et à tous ceux qui ont contribué à ce livre : sans vous, ces
pages n'existeraient pas.*

Playlist

Migraine – Twenty One pilots
Rawfear – Twenty One Pilots
Snowfall – Oneheart, Reidenshi
Searching for you – Oneheart, Antent, Owsey
Drowning (edit) – Antent, vowl
Hope to see you again – Antent
Breath of Roma – Meryem Aboulouafa
Obstacles – Syd Matters
I could be the one – Ambient – Inan, pandora.
Following the Sun – Super-Hi, Neeka
Softcore – The Neighbourhood
End of Beginning – Djo
Cry For Me – The Weeknd
The Beach (Instrumental) – Mxpheebz
Last Breath – Oneheart, \$werve

Chapitre 1 : Le couloir de l'ombre

Le lycée Saint-Amant avait des allures de château figé dans la pierre et le temps. Ses murs de calcaire, veillés par des gargouilles effacées par les ans, portaient les échos des générations passées. Perché sur une colline drapée de forêts épaisses, l'établissement dominait la vallée comme un seigneur jaloux, un refuge pour la jeunesse dorée de la région. Ici, tout respirait l'opulence tranquille : les toits d'ardoises luisaient sous la pluie, les fenêtres gothiques diffusaient une lumière d'ambre, et les couloirs semblaient flotter dans une pénombre feutrée. Les élèves de Saint-Amant portaient des uniformes impeccables, et plus encore, l'arrogance de ceux qui n'avaient jamais connu la peur du manque. Des fils et des filles de notaires fortunés, d'industriels influents ou de vieilles familles à la lignée prestigieuse. Les Leclerc, dont le père dirigeait une banque privée ; les de Rochefort, dont le nom seul ouvrait des portes ; les Maréchal, héritiers d'une longue tradition d'excellence. Pour eux, l'internat n'était qu'une extension de leurs salons cossus : un lieu où se jouait la même comédie sociale, où les alliances se formaient dans les regards et les rires feutrés.

Éloïse ne faisait pas partie de ce cercle. Ses parents, tous deux professeurs de littérature, lui avaient transmis l'amour des mots, mais pas celui des convenances. Ils vivaient dans un modeste appartement à la lisière de la ville, un cocon d'encre et de papier où régnaient la passion et l'honnêteté. Leur plus grand sacrifice avait été de l'envoyer ici, convaincus qu'elle y trouverait un avenir. Elle leur en était reconnaissante, mais Saint-Amant ne l'avait jamais séduite. Elle y était une étrangère, malgré sa beauté magnétique.

Ses cheveux bruns tombaient en vagues soyeuses jusqu'au creux de ses reins, s'illuminant de reflets auburn au soleil. Ses yeux, d'un vert profond, semblaient deux pierres précieuses serties dans un écrin pâle. Beaucoup la trouvaient fascinante. Mais elle-même s'en moquait. Elle s'habillait simplement, refusant la vanité de ce monde : un manteau sombre, une chemise blanche au col sage, et toujours cette démarche silencieuse qui la rendait insaisissable. Comme si la beauté n'était pour elle qu'un manteau trop lourd.

Lisa, elle, n'avait pas cette présence. C'était une douceur fragile, presque évanescente. Des cheveux bruns en désordre, un regard vert-bleu qui semblait toujours ailleurs. Sa timidité faisait d'elle une ombre dans ces couloirs, et pourtant, elle savait écouter comme personne. Elle et Éloïse étaient devenues amies, deux intruses qui s'étaient reconnues dans un seul échange de regards.

Les autres les ignoraient. Au mieux, elles étaient tolérées, au pire, invisibles. La mort de Lisa n'avait rien changé à cela. Trois jours plus tôt, on l'avait retrouvée dans sa chambre mansardée du troisième étage, allongée sur son lit, les yeux clos, un simple mot griffonné à la hâte : « Désolée ». Les rumeurs avaient enflé un temps, quelques larmes discrètes avaient été versées. Mais déjà, l'oubli s'était abattu comme une chape. Les rires étaient revenus, les bals improvisés dans les couloirs, les ragots chuchotés sur qui sortait avec qui.

Éloïse, elle, n'oubliait pas. Elle ne croyait pas à ce suicide trop commode, à cette mort qui sentait la mise en scène. Lisa n'était pas de celles qui abandonnent. Elle l'avait vue la veille, ses mains tremblantes, ses yeux écarquillés. De la peur, oui. Du désespoir ? Jamais. Depuis, Éloïse entendait des murmures dans l'obscurité : des fragments de voix, des soupirs étouffés qui disaient : « Ce n'était pas un suicide ».

Ce matin-là, le lycée semblait encore plus majestueux, presque oppressant. Le grand hall résonnait de bruits feutrés : le claquement des talons sur le marbre, les murmures d'élèves pressés. Les armoiries de Saint-Amant, un aigle noir aux ailes déployées, ornaient le mur au-dessus de la cheminée éteinte. Les vitraux filtraient une lumière rougeoyante, comme un avertissement muet.

Éloïse marchait d'un pas calme, ses doigts frôlant la rampe de bois sculpté. Elle avait toujours aimé les détails : la douceur du bois poli, les arêtes effacées par les mains des siècles. Elle s'arrêtait parfois pour écouter, pour sentir le pouls du bâtiment. Chaque pierre semblait porter la mémoire de ceux qui étaient passés avant elle, leurs chuchotements figés dans la pierre.

Au troisième étage, l'aile des filles, l'odeur de cire et de poussière. La porte de la chambre de Lisa était close, scellée par un ruban blanc. Un symbole d'oubli déguisé en hommage. Éloïse posa la main sur le bois froid. Elle murmura, presque pour elle seule :

— Je ne te laisserai pas tomber, Lisa.

Les autres élèves, eux, avaient déjà tourné la page. Le suicide de Lisa était devenu un simple fait divers, un sujet de commérage balayé par les intrigues habituelles. Dans la grande salle d'étude, Armand Leclerc riait aux éclats, entouré de ses amis. Les garçons portaient des vestes de velours côtelé, leurs montres en or brillant au poignet. Les filles, quant à elles, affichaient des sourires étudiés, leurs regards perçants jaugant chaque mot, chaque geste.

Juliette de Rochefort, la préfète, régnait sur ce petit monde. Son chignon blond parfait, sa voix douce et glaciale : tout en elle respirait la noblesse. Lorsque Éloïse croisa son regard, elle n'y vit aucune compassion. Juste une curiosité froide, un jugement silencieux. Puis

Juliette tourna la tête, comme si Éloïse n'était qu'un détail insignifiant.

Éloïse se força à respirer profondément. Elle ne laisserait pas ce monde la briser. Elle s'en fichait de leurs messes basses, de leurs alliances tissées dans l'ombre. Tout ce qui comptait, c'était la vérité. Son carnet noir était devenu son refuge. Elle y notait tout : les rires trop vite revenus, les regards fuyants, les conversations étouffées derrière les portes closes.

Car elle en était certaine : quelqu'un savait. Peut-être même que tout le monde savait, mais préférerait se taire.

La pluie tambourinait contre les vitres. Éloïse reprit sa marche, déterminée. Le long couloir du dortoir des filles s'ouvrait sur une enfilade de portes toutes semblables, et pourtant, elle connaissait chaque craquement, chaque tache sur les tapisseries.

Dans la salle d'étude, Éloïse s'assit à sa place habituelle, près de la fenêtre. Elle sortit son carnet, la couverture noire usée par ses doigts. Elle y traça quelques mots, des pensées à peine formulées, mais qui, elle le savait, finiraient par révéler la vérité. À travers la vitre, la forêt paraissait encore plus sombre, un labyrinthe où se perdre. Comme Saint-Amant, pensa-t-elle. Un labyrinthe de pierres et de silences.

Elle ferma les yeux un instant. Les murmures revinrent, plus insistants.

« Ne les laisse pas t'oublier, Éloïse. Ne les laisse pas enterrer la vérité avec elle. »

Elle ouvrit les paupières, son regard vert brûlant de détermination. Non, elle ne les laisserait pas oublier Lisa.

Chapitre 2 : La bibliothèque des ombres

Éloïse était restée seule dans la bibliothèque lorsque la lumière du jour avait commencé à décliner. Les boiseries sombres, les rayonnages immenses chargés de vieux volumes aux reliures craquelées... tout semblait fait pour étouffer les voix du monde extérieur. Pourtant, ce soir-là, les murs de la bibliothèque paraissent plus vivants que jamais, comme s'ils chuchotaient entre eux des secrets qu'elle ne devait pas entendre.

Elle avait refermé le livre qu'elle feuilletait machinalement, son regard se perdant dans le reflet des lampes en laiton. Ses yeux brillaient d'un éclat incertain. Ses mains tremblaient légèrement, et elle passait sans cesse ses longs cheveux bruns derrière son oreille, un geste presque nerveux qu'elle répétait sans y penser.

Le silence n'était qu'apparence. Les murmures revenaient, encore et encore, glissant dans les coins sombres de la bibliothèque :

« Elle savait. Tu ne devrais pas chercher. Oublie. »

Elle serra les dents, tentant de se persuader que c'était seulement le vent ou son imagination. *Je deviens folle*, pensa-t-elle. Mais elle se força à respirer profondément. Il fallait qu'elle reste lucide.

Elle tourna la tête vers la grande verrière qui s'ouvrait sur les jardins déjà engloutis par l'ombre. Le reflet des lampes se mêlait à l'ombre de sa silhouette élancée. Belle, oui. Trop belle, disaient certains, avec ses traits fins et ses cheveux longs qui ondulaient en cascade brune. Mais Éloïse s'en moquait, tout comme elle se moquait de ces histoires de familles riches, de lignées anciennes qui se transmettent les secrets comme des talismans.

Elle était venue au lycée Saint-Amant pour apprendre, pour grandir. Et maintenant, Lisa n'est plus là.

Éloïse se leva, ses pas feutrés sur la moquette épaisse. Elle effleura un vieux volume au passage : un traité de botanique relié de cuir, à la couverture usée par les siècles. Les livres ici étaient des sentinelles muettes, des témoins des vies qui les avaient traversés.

Elle s'enfonçait dans l'allée principale quand elle l'aperçut : Gaby, assis à une table près d'un vieux globe terrestre. Ses cheveux châtain en bataille, ses lunettes à monture fine glissant sur son nez, il avait cet air studieux et un peu rêveur qui contrastait avec l'arrogance des enfants dorés. Ses doigts jouaient sur la couverture d'un livre ancien, et son regard se leva vers elle, un sourire timide étirant ses lèvres.

— Éloïse. Tu... tu restes tard, toi aussi.

Elle s'assit en face de lui, sans dire un mot. Ils n'avaient jamais vraiment été proches. Gaby, c'était l'intello discret de leur classe, toujours absorbé par ses lectures. Mais il n'appartenait pas à ces familles anciennes, et ça se voyait : il portait son uniforme un peu trop lâche, la chemise toujours un peu froissée, les manches retroussées comme s'il refusait de se plier au formalisme.

— J'avais besoin de silence, répondit-elle finalement.

— Moi aussi. Même si... ici, le silence est parfois... inquiétant.

Elle le fixa, surprise par la gravité dans sa voix.

— Tu veux dire ?

Il haussa les épaules.

— Tu n'as jamais entendu parler des... vieilles histoires de l'établissement ?

Elle fronça les sourcils, un frisson lui parcourut la nuque.

— Quelles histoires ?

Il tapota le livre qu'il avait devant lui, un recueil poussiéreux sur les origines du lycée.

— Saint-Amant a été fondé au XIX^e siècle par un cercle de mécènes, des familles puissantes... Tu sais, les mêmes qui contrôlent encore tout ici. Les Desmarests, les de Rochefort, les Devalcourt... Elle hocha la tête.

— Et alors ?

— Alors... il y a toujours eu des rumeurs. Des histoires de rituels, de serments secrets. Comme si ce lycée n'était qu'une façade, et qu'en dessous, il y avait autre chose. Éloïse resta silencieuse, ses yeux fixés sur les rayonnages. Elle ne savait pas quoi dire. Cela semblait tiré d'un roman, un peu grotesque même. Pourtant, la lueur dans les yeux de Gaby la troublait.

— Tu y crois, toi ? demanda-t-elle d'une voix plus basse.

— Je ne sais pas, admit-il en haussant les épaules. Mais regarde autour de toi. Ces familles... elles ont le pouvoir ici, même les professeurs leur obéissent. Et Lisa... elle a peut-être mis le doigt sur quelque chose.

Le nom de Lisa lui fait mal, comme une gifle.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce qu'elle avait changé, ces dernières semaines. Elle semblait... préoccupée. Et tu sais comme moi qu'ici, on apprend vite à se taire. Sauf quand on est prête à tout entendre.

Elle secoua la tête, mal à l'aise.

— Tu lis trop de vieux grimoires, Gaby. Tout ça, c'est peut-être juste... des histoires pour se faire peur.

Il haussa les épaules avec un demi-sourire.

— Peut-être. Mais je préfère savoir, même si ce ne sont que des histoires.

Elle se leva brusquement, son cœur battant plus fort. Les murmures revenaient, plus insistants, comme une fièvre qui lui brûlait les tempes. Mais elle ne dit rien à Gaby : il ne les entendait pas, elle en était sûre. Ces voix, c'était son fardeau à elle seule.

— Bonne nuit, Gaby, souffla-t-elle avant de s'éloigner.

Il la regarda partir, une ombre inquiète dans ses yeux bruns.

— Bonne nuit, Éloïse.

Dans les couloirs du bâtiment principal, elle croisa les mêmes visages qu'au matin. Des élèves au port altier, leurs uniformes parfaits, les cheveux lissés, les regards hautains. Les enfants des familles puissantes. Juliette, Victor, Armand, toujours ensemble... elle sentait qu'ils la surveillaient. Leurs sourires trop lisses... tout sonnait faux. Comme un ballet parfaitement réglé dont elle n'était qu'une spectatrice incongrue.

Elle pensa à Lisa, à son rire cristallin, à la façon dont elle passait ses doigts dans ses cheveux pour les discipliner. À la douceur de sa voix, à la force tranquille qu'elle dégageait malgré sa fragilité.

Éloïse monta l'escalier principal, chaque marche grinçant sous son pas. Les murs semblaient vibrer d'un murmure continu :

« Tu es la prochaine. »

Elle s'arrêta un instant, la main posée sur la rampe en bois sculpté. Ses yeux luisaient dans la pénombre, et elle se força à respirer calmement. Elle ne voulait pas croire à ces histoires de rituels, de sociétés secrètes.

Elle se souvenait des mots de Gaby : « **Ces familles ont toujours eu le pouvoir ici.** » Et si c'était vrai ? Et si Lisa avait découvert un secret trop grand ?

Dans sa chambre, elle alluma la lampe de chevet. Les ombres dansaient sur les murs lambrissés. Elle s'assit au bord de son lit, les mains crispées sur le carnet de Lisa qu'elle avait gardé, même s'il n'y avait presque rien à l'intérieur.

Les murmures, eux, continuaient de l'envelopper, un chœur invisible qui semblait se moquer d'elle.

Éloïse ferma les yeux, les larmes lui montant aux paupières. Elle n'était pas prête à se battre, pas encore. Elle voulait seulement comprendre. Savoir si elle était folle... ou si ce monde de privilèges dissimulait quelque chose de plus sombre encore.

Et demain, elle continuerait de survivre, dans ce théâtre où chacun portait un masque.